

1

Par une matinée printanière ensoleillée et tiède en ce 10 mai 1934, je me rendais d'un pas alerte au Service Colonial situé Boulevard de la Major, aujourd'hui Robert Schumann. Absorbé dans mes pensées et gagné par l'émotion grandissante, je ne prêtais que peu d'attention au va-et-vient des passants sur le trottoir. La circulation des véhicules dans la rue, à cette heure intense était bruyante. J'étais un peu effrayé, d'autant plus que c'était la première fois que je mettais les pieds dans une ville de cette ampleur. Je n'étais qu'un jeune homme de dix neuf ans, aîné d'une famille nombreuse de sept enfants : cinq frères, deux sœurs. De taille moyenne, élancé, sportif, brun, les cheveux courts – séparé par une raie bien marquée à laquelle je tenais à tout prix car j'étais coquet – un visage agréable et avenant disait-on. Après mon père, c'était à moi de subvenir au besoin de la famille. Malgré notre existence plus que modeste, j'étais toujours habillé convenablement. Un pantalon clair ajusté par les bons soins maternels, des souliers noirs que j'avais ciré à maintes reprises, à en passer la boîte de cirage. Pour achever ma mise : une chemise blanche bien amidonnée et par-dessus une veste gris clair. Je m'étais regardé plusieurs fois dans la glace en m'habillant, et dire que j'étais fier, oui fier d'être élégant, comme si j'étais déjà quelqu'un, ce n'était pas peu dire ! Même loin, je représentais ma famille.

Au Grand Hôtel de la Poste où j'étais descendu, débarqué de ma petite Corse natale, l'on m'avait indiqué le parcours que je

devais emprunter. Néanmoins, en cours de route, il m'a fallu faire appel à un passant lequel s'est empressé de me renseigner. Voyant mon embarras – son débit rapide de même que son fort accent marseillais en étaient la cause – le brave homme a tenu à m'accompagner une partie du chemin. Il connaissait assurément le trajet, et je le suivais, confiant. Au fur et à mesure de notre parcours, il me montrait des bâtisses somptueuses, des lieux emblématiques selon lui ; un vrai guide qui aimait sa ville. Enfin, après moult palabres auxquelles je répondais peu, il s'arrêta à un carrefour et me montra en face ma proche destination. Je le remerciai chaleureusement, il s'en retourna apparemment satisfait de son aide en sifflant. Dans la salle de réception du Service Colonial, peu de monde. Quelques jeunes gens qui devaient avoir mon âge et qui, leur service militaire accompli, comme moi, partaient pour la première fois aux colonies. Les uns assis à une table centrale en train de remplir des imprimés ; les autres, devant deux guichets aménagés. Un peu à l'écart, assises sur des chaises, trois femmes avec enfants attendant silencieusement leur mari. A mon tour, je me suis présenté à un des guichets. Le préposé m'a remis des formulaires à remplir. Il m'a également donné des instructions pour l'accomplissement des différentes procédures administratives qui conditionnaient ma mise en route pour la colonie. La formalité la plus importante, la plus laborieuse aussi : la constitution de mon dossier médical d'aptitude physique. Elle ne demandera pas moins de trois jours : analyses diverses, radiographies, examen dentaire et, pour terminer, visite et contre-visite devant d'austères médecins militaires en blouses blanches. Il fallait bien peu de chose, aux candidats du « premier départ », pour être ajournés ou même refusés.

Pour ma part, j'ai été reconnu « apte ». J'en ai éprouvé soulagement et grande satisfaction. De retour au Service Colonial l'on m'a remis une réquisition de transport bateau Marseille-Dakar, un « Livret de solde » sur lequel seront consignées et détaillées les sommes perçues, ainsi qu'un « Mandat de paiement » à encaisser à la Trésorerie Générale de Marseille. Ce mandat comportait une indemnité de « premier départ colonial » égale à deux mois de

solde et une avance d'un même montant. Cela faisait une somme bien rondelette que mon émerveillement rendait encore plus considérable. A la Trésorerie Générale, le préposé m'a remis, en plus des billets français, quelques coupures en argent marocain en prévision de l'escale de Casablanca ainsi que d'autres de l'Afrique Occidentale Française où je devais me rendre. Tout heureux, j'ai empoché tout cet argent. Mon premier argent... A cet instant, j'ai senti que quelque chose d'important, de capital venait de se produire dans mon existence. Comme un événement soudain, considérable, qui faisait de moi à peine sorti de l'adolescence, un homme. Un homme indépendant. Un homme libre. L'argent que je serrais précieusement dans les poches de mon pantalon ; n'attestait-il pas, que, dorénavant, j'allais gagner ma vie ? Que, désormais, je ne serais plus à la charge de mes parents ; à cette heure, de par le monde, pouvait-il y avoir plus heureux que moi ?

En cours de route, en regagnant mon hôtel, je me suis arrêté à un bureau de poste pour expédier un mandat aux miens. Bien que mon père fut instituteur, nos moyens d'existence demeuraient modestes, d'autant qu'à l'époque, les allocations familiales étaient peu élevées et que la sécurité sociale n'existait pas. Dans notre petit village de Poggio-di-Nazza, je le voyais partir certains matins sur une mule vers le village voisin afin d'assurer quelques heures à des enfants qui peut être ne quitteraient jamais leur localité. Il partait donc, quel que soit le temps, parfois le dos courbé quand le vent était fort ou la pluie battante. Cela me déchirait le cœur, moi qui me trouvait dans la rue à ce moment là, j'empoignai avec encore plus de rage les poubelles pour les vider et courrai me débarrasser de leur contenu comme si je pouvais chasser aussi de cette façon cette vie pauvre. Pour la confection de mon trousseau et l'achat de deux cantines métalliques, mon père avait consenti des dépenses importantes ; n'était-il pas juste de l'en dédommager puisque je le pouvais ?

Dans ma chambre d'hôtel, j'ai sorti tous les billets de mes poches. Les ayant étalés sur une table, tel un enfant à qui l'on vient d'offrir de beaux jouets, j'ai pris plaisir à les regarder, les palper. Les billets français tout neufs sentaient l'imprimerie fraîche. Les billets marocains plus grands et plus épais, s'ornaient d'arabesques

décoratives et, en filigrane, apparaissaient de fiers cavaliers. Ceux d'A.O.F. également grands, représentaient la végétation et les fruits exotiques en des teintes agréables à regarder. J'ai plié et rangé soigneusement les billets dans mon portefeuille tout neuf. Ce dernier, suivant les recommandations paternelles, placé dans la poche intérieure de ma veste fermée par une épingle à nourrice. Mon père m'avait formellement déconseillé de mettre mon portefeuille dans la poche arrière de mon pantalon comme cela se faisait couramment. Car, m'avait-il averti, des filous pouvaient bien me le subtiliser sans que je m'en rende compte. Et déjà, à l'époque, Marseille ne manquait pas de mauvais garçons ! D'ailleurs, par crainte d'être délesté d'un bien aussi précieux, je m'abstenais d'aller dans les maisons closes et même le soir, au cinéma.

Dès la nuit venue, je regagnais mon hôtel et, en me couchant, j'avais soin de placer mon portefeuille sous le traversin. Je ne me faisais toujours pas à l'idée de posséder autant d'argent d'un coup, peut être même mes parents n'en avaient-ils pas autant ! Cela me mettait mal à l'aise, mais j'avais réellement besoin de ces billets pour démarrer dans cette aventure. Avant mon départ pour l'A.O.F. en qualité de commis des P.T.T., j'ai passé trois jours à Marseille. Loin de mon île, dans cette ville qui n'en finissait pas, avec ses hautes et fières bâtisses qui en imposaient, avec sa foule remuante et jacassante, son charroi incessant, ses bruits et ses odeurs, je me sentais abasourdi, presque découragé par tant de dépaysement.

Où étaient mes radieuses montagnes, mon paisible village niché au-dessus de Ghisonaccia, auquel on accédait par une petite route sinueuse et terreuse ; mon maquis odorant et épais, royaume de la châtaigne ? Malgré la grande satisfaction que j'éprouvais de voir ma carrière s'établir, malgré la perspective oh combien réjouissante du long et beau voyage que j'allais faire, des contrées exotiques que j'allais connaître, comment ne pas être attristé de l'avoir quittée ? Et pour si longtemps... J'essayais de ne pas me soucier du temps qu'il me faudrait afin que je m'assume. D'avoir vu des jeunes gens aussi perdus que moi au guichet me rassurait quelque peu. Certes, je n'étais pas le seul, mais, les colonies étaient si vastes, et, surtout les choix si différents. J'ai encore

présent à la mémoire les derniers moments du départ. Je revois avec précision le visage grave de mon père, celui tourmenté de ma mère qui pleurait en cachette. Il me semble encore entendre leurs recommandations : *Ne quitte pas ton casque dans la journée. Prends régulièrement ta quinine. Ne joue pas aux Cartes. Ecris-nous souvent.* Me prenant à part, me regardant dans les yeux l'ultime conseil de mon père : *Mon fils ; tu es un homme jeune... Tu vas connaître la tentation des femmes. Sois respectueux... Sois prudent !* De son côté, le village, m'a fait des adieux simples et touchants. Durant les derniers jours précédant mon départ notre maison a connu un défilé d'hommes et de femmes venus non seulement me témoigner leur amitié, leur affection, me souhaiter un bon voyage, un agréable séjour là-bas, mais aussi, pour s'apitoyer sur le sort de mes parents. Comme s'ils allaient perdre un fils ! Certains m'avaient donné quelques produits de leurs terres « pour se souvenir » comme ils me le dirent à chaque fois. L'âme du peuple corse tremblait dans ses mains qui se tendaient vers moi. C'est, qu'à l'époque, pour les gens de nos campagnes, surtout les anciens, partir aux colonies était chose quasi insensée. La métropole, à elle seule pouvait assurer bien des métiers, alors pourquoi se risquer là-bas ? Pour eux, les colonies évoquaient des pays du bout du monde, habités par des peuplades arriérées et barbares où l'on se trouvait exposé à toutes sortes de maux, de dangers. Certes, on pouvait en revenir avec des économies. Mais à quel prix ! D'ailleurs la plupart du temps, ce pécule, n'était-il pas dépensé durant les congés ? Parfois de façon inconsidérée tant on s'était privé. Quand ce n'était pas en soins médicaux. C'est dire la réputation bien peu favorable faite aux coloniaux que l'on tenait généralement pour des originaux, des maladifs. Il est vrai que, dans nos villages, des exemples présents et, surtout, passés, entretenaient pareille prévention. Ainsi, chez moi, il y avait eu Bartofi, garde-chiourme à Cayenne. Jusqu'à son départ pour la Guyane, il ne se trouvait pas garçon plus gai, plus serviable. Eh bien, les séjours là-bas, l'avaient rendu si taciturne, si irritable que s'en était une désolation pour les gens du village. Et Colombani ou Rossi, ces anciens de la Coloniale ? Le premier, quand ça lui

prenait, se mettait à jouer du clairon aux aurores, quelque fois en pleine nuit, réveillant la contrée. Le second avait contracté, en Indochine, des habitudes d'intempérance. Au café du village dont il était le meilleur client, il se livrait parfois à des drôleries qui amusaient l'assistance mais aux yeux des villageois, dénotaient un dérèglement mental. L'une d'elles consistait à se faire servir un petit verre d'eau de vie. Le tenant dans la main et le fixant méchamment il lui disait : *Alors ! C'est toi qui tues l'homme ?... Eh bien en prison !* Au même moment, il portait le verre à sa bouche et le vidait d'un trait. Il y avait aussi les malades. Battisti ancien Douanier en Côte d'Ivoire. Durant ses congés il était sujet à des accès de paludisme qui le faisait délirer, mettant chaque fois le village en émoi. Enfin, Stefani, lui aussi Douanier devait être emporté par une dysenterie contractée en Guinée...

Le jour du départ était arrivé. Le paquebot Anfa, de la compagnie Paquet appareillait à onze heures du matin pour Dakar. Dès neuf heures, je me suis rendu, en taxi, avec mes bagages à main, au bassin du Cap Pinède, d'où partaient les longs courriers (Deux jours auparavant, une agence de transport agréée était venue à l'hôtel prendre mes bagages de cale). Le taxi m'a déposé sur le quai d'embarquement où régnait une grande animation avec la présence des voyageurs attendant de monter à bord et des accompagnateurs. L'Anfa à son poste, retenu par de lourdes chaînes tel un forçat. Je suis resté un moment à le regarder avec une grande curiosité : sa masse imposante, sa haute cheminée fumante, ses ponts superposés, ses rangées de hublots grands ouverts... Comme les bateaux desservant la Corse me sont parus petits à côté de ce géant ! Pendant que sur les ponts, le personnel du bord s'affairait, les treuils grinçants remontaient depuis le quai de pleins filets de bagages que l'on engouffrait méthodiquement dans les cales grandes ouvertes du bateau. Couvrant la rumeur de la foule de plus en plus nombreuse, s'élevaient, de toutes parts, les bruits les plus divers entrecoupés des mugissements de sirènes de bateaux. Pendant que dans le ciel, silencieuses, les ailes complètement déployées, des mouettes affamées, inlassablement passaient et repassaient en lançant leurs cris aigus.